

“Verdun contre Star Wars”, l’analyse d’Alain Rodier

Alain Rodier est depuis 2001, directeur de recherche au sein du Centre français de recherche sur le renseignement (Cf2R), chargé de l’étude du terrorisme et de la criminalité organisée. Spécialiste de la Turquie et du Moyen Orient, il intervient régulièrement dans les médias et est l’auteur de plusieurs ouvrages. Dans cet entretien, il revient notamment sur le rôle d’Ankara dans le conflit.

■ PAR TIGRANE YÉGAVIAN

France Arménie : Certains experts ont qualifié cette seconde guerre du Karabagh de guerre de cinquième génération. Qu’est-ce qui caractérise ce type de conflit ?

Alain Rodier : La guerre menée au Haut-Karabagh du 27 septembre au 10 novembre 2020, est l’aboutissement tactique de ce que l’armée turque a fait en Syrie et en Irak contre ce qu’elle appelle le PKK (certes présent, mais les Kurdes ne sont pas tous membres du PKK) puis, à partir de l’automne 2019, en Libye. Au Haut-Karabagh, selon un observateur cité par *l’Opinion* : “C’était Verdun contre Star Wars”. Cette tactique repose sur l’emploi massif de drones pour différentes missions qui peuvent avoir lieu de jour comme de nuit :



L’utilisation massive des drones dans cette guerre, a largement contribué à la victoire azérie. Ici, l’Hermès 450 est israélien.

- le renseignement par des capteurs optiques et électroniques ;
- les frappes, soit par des drones dits « suicides », soit par des drones armés mettant en œuvre des missiles air-sol guidés (plus rarement des bombes lisses ou des roquettes car la valeur ajoutée d’un drone est l’extrême précision de ses frappes) ;
- des leurres qui non seulement trompent la surveillance aérienne de l’adversaire mais l’obligent à dévoiler ses radars et armements anti-aériens qui, ainsi, s’autodésignent comme des cibles pour des drones armés qui suivent en deuxième vague.

L’autre point qui a surpris les experts est la capacité en guerre



Alain Rodier, directeur de recherche au sein du Cf2R



électronique offensive (interception des communications, repérage d’objectifs par leurs émissions, etc.) et défensive (brouillage) développée par les Azéris. Il semble que ce sont les Turcs qui ont apporté leurs savoir-faire largement employés en Libye contre les troupes du maréchal Haftar et surtout contre l’aviation des Émirats Arabes Unis. Les Mirages 2000 de ces derniers ne s’approchaient plus des zones couvertes par la guerre électronique turque car leur avionique était complètement brouillée (les Turcs ont utilisé des matériels au sol d’origine américaine et pour ceux embarqués sur des frégates, français). Pour le reste, les stratèges s’attendaient à une guerre de positions étant donné que les forces arméniennes étaient enterrées sur des « positions préparées à l’avance » depuis des années. Les Azéris ont fait preuve d’audace en fixant les forces adverses au Nord et en effectuant une percée puis un mouvement tournant au Sud. En dehors de toute considération politique, il convient de souligner la compétence des généraux azéris... vraisemblablement formés dans les écoles militaires turques qui ont une excellente réputation. Beaucoup de stagiaires étrangers viennent s’y instruire (en ce moment, des Somaliens). Le panorama ne serait pas complet si le rôle d’Israël n’était

pas souligné. L'Azerbaïdjan constitue pour l'État hébreu une plateforme d'observation irremplaçable sur son ennemi prioritaire : l'Iran. C'est la raison de sa présence sur zone depuis des années. Pour en avoir l'autorisation, Israël a apporté en échange son aide technologique militaire en fournissant même des véhicules Sand Cat avec tourelle à designateur laser et radio à évansion de fréquence.

Et pour terminer la quadrature du cercle, les drones aujourd'hui fabriqués par l'industrie turque ont bénéficié dans les années 1990 de l'apport des Israéliens qui leur avaient vendu la technologie (et des drones) pour surveiller les frontières syrienne et irakienne afin de détecter les infiltrations du PKK depuis ces pays où ses membres avaient des bases arrière. Malgré l'antagonisme qui existe entre les deux pays, les techniciens turcs et israéliens se sont retrouvés côte à côte en Azerbaïdjan. Pour la petite histoire, le président turc Recep Tayyip Erdoğan, tente aujourd'hui de renouer des relations normales avec Israël (rompues en 2018).

Comment expliquez-vous le degré d'impréparation des forces armées arméniennes ? Les états-majors de l'armée arménienne et de l'armée de défense de l'Artsakh avaient-ils une "guerre de retard" ou les causes de la défaite sont-elles à chercher ailleurs ?

Je n'ai pas tenu à jour l'ordre de bataille des forces arméniennes mais il semble que le budget consacré à la défense était très inférieur à celui de Bakou. De plus, Erevan restait psychologiquement branché sur la dernière guerre du début des années 1990 qui avait vu sa victoire militaire sans appel sur les Azéris. Enfin, la présence permanente de forces russes en Arménie était très rassurante pour les dirigeants et la population. Malgré les signes de plus en plus croissants de tensions, je pense qu'Erevan ne croyait pas à une offensive de cette ampleur. À sa décharge, c'était le cas de beaucoup de capitales.

Tenant compte du profond déséquilibre en termes de rapports de force et de faiblesse démographique de l'Arménie, pensez-vous que les Arméniens avaient une chance de l'emporter ?

L'Arménie avait bien gagné la guerre, et de quelle manière, dans les années 1990. La puissance militaire ne se mesure pas en nombre de soldats mais en volonté politique et dans la motivation de ses combattants. Là, elle a été surclassée par celle de Bakou et son allié turc.

À la lumière de la débâcle, l'opinion arménienne est traversée par de multiples questionnements. Beaucoup s'interrogent : pourquoi Erevan n'a pas mobilisé l'armée et les réservistes en général ? Pourquoi son système de missiles Iskander n'a-t-il pas été déployé pour neutraliser des infrastructures critiques azerbaïdjanaises comme les gazoduc BTC ?

Je ne suis pas un analyste de la politique intérieure arménienne. Mais un fait est certain, la guerre s'est limitée au Haut-Karabagh et à la partie de l'Azerbaïdjan qui avait été annexée par l'Arménie en 1993 (je ne porte aucun jugement et ne constate que des faits). Les Azéris ont pris garde de ne pas pénétrer en territoire arménien, ce qui aurait constitué un casus belli. Ils ont joué sur le fait qu'il existait une "entité indépendante", l'Artsakh, en faisant attention à ne pas déborder car cela aurait engagé la Russie. Les Russes avaient bien compris cette subtilité affirmant être prêts à défendre le territoire arménien mais pas le Haut-Karabagh qui, pour mémoire, est reconnu internationalement comme faisant partie de l'Azerbaïdjan (même



Système de missiles Iskander 9K720, code OTAN SS-26 Stone. L'Arménie en détenait quatre batteries mais le nombre de missiles d'une portée de 450 kilomètres est gardé secret

si historiquement, cela peut être contesté). À cet égard, il est intéressant de constater que jamais Erevan n'a reconnu l'Artsakh. À titre de comparaison, la Turquie, elle, a bien reconnu la République de Chypre du Nord (RTCN) et se dit prête à la défendre au cas où... Alors, une mobilisation générale en Arménie aurait pu « passer », les démonstrations de force n'impressionnant pas grand monde en dehors des populations locales. Mais une attaque des infrastructures azérides avec des missiles sol-sol Iskander aurait eu des conséquences incalculables. La légitimité internationale n'était pas du côté arménien (il est vrai que des grands États n'ont rien à faire de cette « légitimité » mais, en échange, il faut qu'ils aient des intérêts personnels à défendre comme la Russie en Crimée ou les USA en Irak).

Pour en revenir à l'attaque des infrastructures azérides par des tirs de missiles, la Turquie se serait trouvée légitimée pour « riposter » et aucun État n'aurait rien pu dire (en dehors de « vives » condamnations de principe). La Russie se serait retirée et cela aurait été une défaite encore plus cuisante pour l'Arménie malgré toutes les protestations qui auraient été de mise, bien à l'abri, à l'étranger.

Il ne faut pas rêver, l'armée turque malgré les purges successives provoquées par Erdoğan, reste redoutable. À titre d'exemple, même s'ils hurlent beaucoup, les Grecs n'osent pas s'y frotter de trop près.

On a très peu parlé du rôle militaire du Pakistan, cet autre allié de l'axe Bakou-Ankara, engagé durant le conflit. Que peut-on dire à ce sujet ?

Je n'ai pas d'informations à ce sujet. Mais puisque vous parlez de soutien international, je rappelle que l'Arménie est aidée logistiquement par l'Iran depuis le début des années 1990. C'est l'Iran qui a construit un pont flottant sur l'Araxe (en dur maintenant) lors de la première guerre pour approvisionner l'Arménie en armes et munitions.

Ce conflit est à fronts renversés depuis le début. Mais c'est un autre sujet qui mérite des développements plus amples tant la situation est complexe (en une phrase, Téhéran ne veut pas d'un Azerbaïdjan trop prospère - et financièrement, c'est réalisable en raison des richesses en hydrocarbures de la Caspienne - qui pourrait provoquer une scission du nord du pays peuplé en majorité d'Azéris. Il faut se rappeler que l'ayatollah Khamenei et nombre de pasdarans [Ndlr : Gardiens de la révolution islamique] sont d'origine azérie. ■